

FR20F - La petite madame Robert

Texte d'Annie Marquis



Elle s'admirait souvent. À la moindre occasion, dès qu'elle se trouvait seule - elle provoquait ces moments-là -, la petite madame Robert ouvrait nerveusement son sac à main et, d'une main fébrile, cherchait l'objet chéri: son petit miroir de poche aux contours dorés. Alors, avec un certain air de contentement, elle scrutait chacun des traits de son visage, tirant légèrement sur les rides naissantes pour se convaincre, un bref instant, qu'elles n'existaient pas; elle estompait le surplus de rouge, voyant il est vrai, à la lumière vive, et replaçait (comme si c'était la première fois!) cette vilaine mèche de cheveux qui lui tombait sur l'œil.

Ainsi, après s'être assurée que son visage reflétait l'image qu'elle souhaitait exhiber, elle rangea le miroir, releva le menton, quitta prestement le cinéma et descendit dans la rue, empruntant le chemin de retour. Longeant les boutiques situées dans la rue commerciale et feignant de regarder ce qu'étaient les marchands dans leurs vitrines, elle examinait, tout en marchant, l'image - son image - que lui renvoyaient celles-ci.

Elle était jolie, la petite dame de cinquante ans: son petit visage ovale (de grands yeux d'un bleu semblable à un ciel de printemps, un nez fin et droit tel un soldat face à son général, une bouche rose et sensuelle aux lèvres bien dessinées qui, lorsqu'elle souriait, découvraient des dents saines et blanches et, enfin, une peau fine et rosée sans trace de vieillesse) était rattaché à ses épaules fragiles par un long cou qu'elle dissimulait soigneusement à l'aide de foulards qui, loin de la rendre ridicule, l'égayaient.

Dépassant une vitrine, puis une autre, interrompue parfois dans la contemplation de son image par les passants qui se faufilaient entre elle et ses miroirs improvisée, elle s'assura que ses longs cheveux noirs parsemés de gris et remontés en chignon, ne lui donnaient pas l'air d'être plus âgée qu'elle n'était en réalité. Sa robe de lainage vieux rose moulait parfaitement sa poitrine de jeune fille, sa taille de guêpe et ses hanches délicates. Dans l'ensemble, elle était tout à fait ravissante! Elle sourit tout en replaçant cette vilaine mèche de cheveux qui lui tombait, une fois de plus, sur l'œil.

Satisfaite, elle reprit sa marche rapide et elle allait quitter des yeux son sosie qui réapparaissait, fidèle, dans une autre vitrine, lorsqu'elle se heurta brutalement à un passant. Rouge de colère, elle allait dire à ce malappris ce qu'elle pensait de ses manières, lorsqu'il l'interrompit de sa belle voix grave et chaude pour se confondre en excuses. Elle ne l'entendit point, préférant l'étudier minutieusement. Grand et mince, d'allure athlétique, il avait tout pour plaire: un visage carré, des yeux noirs au regard intense, et une barbe fournie, bien taillée... enfin, ce qu'elle remarquait pour l'instant.

"Madame, j'aimerais vous inviter à prendre un verre... pour m'excuser..."

Elle sursauta, soudain ramenée à la réalité, puis, sans réfléchir, elle prit le bras qu'il lui offrait. La petite madame Robert se demandait comment elle, si réservée d'habitude, pouvait se permettre de pareilles familiarités avec un inconnu: lui prendre le bras, se laisser conduire par lui, docilement, comme une petite fille, et puis répondre avec tant de facilité à ses sourires...

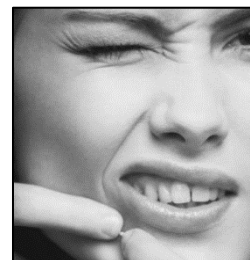
Ils entrèrent dans un petit café et elle chassa les pensées qui l'assaillaient. Ils discutèrent tout l'après-midi, riant, gesticulant, s'expliquant le ridicule de leur rencontre et... se donnant rendez-vous pour le jeudi suivant.



La petite madame Robert rentra chez elle transformée. Elle souriait sans cesse et sautillait presque de joie, elle si chagrine depuis la mort de son mari! Elle prit un bain, rêveuse, et se mit au lit en pensant à son nouvel ami: il s'appelait Gérard, il était gentil, courtois, il avait de belles manières, il parlait avec aisance et n'était pas ennuyeux le moins du monde. Et veuf par-dessus le marché! Dans trois jours, elle le reverrait, et alors, elle apprendrait peut-être ce qu'il faisait dans la vie, où il vivait... Elle s'endormit bientôt, ivre de bonheur.

En s'éveillant au matin, elle prit plaisir à regarder sa chambre tellement décorée. De son lit à baldaquin placé près de la porte, elle pouvait tout voir: d'abord, la grande fenêtre drapée de dentelle devant laquelle elle avait placé une petite table de merisier garnie d'un pot à eau et d'une jolie fougère qui s'harmonisaient fort bien avec le rose tendre des murs. À côté, se trouvait son fauteuil de velours rose sur lequel se lovait, habituellement, son chat Alfred. Plus loin, sa coiffeuse toute blanche, offerte par son mari le jour de leur mariage, regorgeait de produits de beauté de toute sorte: c'était son meuble le plus précieux. Enfin, juste au-dessus de sa table de nuit, elle avait posé de jolies gravures qui lui rappelaient vaguement son village natal.

Sans s'attarder davantage, elle courut à sa coiffeuse, histoire d'étudier ses traits et de se maquiller pour la journée. Elle s'approcha de la glace, confiante, mais recula aussitôt, poussant un cri strident. Oh! malheur! Elle avait entre le nez et la lèvre supérieure, une petite pustule. Prise de panique, elle lui infligea tous les traitements imaginables, qui eurent pour effet de la transformer en énorme bouton violacé. Comble de malheur, sa lèvre supérieure restait légèrement relevée, comme attirée par le bouton.



Elle attendit le lendemain avant de se décider à prendre rendez-vous chez le dermatologue, espérant que le bouton disparaîtrait de lui-même; mais contrairement à ses espérances, il demeurait là, plus gros que jamais. Elle décida de consulter le docteur G. Lacroix, dont elle avait entendu vanter les mérites. Son rendez-vous était fixé au vendredi; impossible d'en avoir un avant. La petite madame Robert était désespérée! Elle ne pourrait rencontrer Gérard, son Gérard, avec cet affreux bouton! Elle lui enverrait un petit mot au restaurant, lui expliquant qu'elle était souffrante et qu'elle pourrait le rencontrer le jeudi suivant.

Le vendredi, la peau terne et les yeux cernés, le visage caché d'un foulard, elle se rendit chez le dermatologue. La mort dans l'âme et, dans le cœur la peine d'avoir manqué l'agréable rencontre projetée avec Gérard, elle sanglotait.

Elle attendit impatiemment son tour dans la salle d'attente et lorsqu'on l'invita à entrer dans le bureau du docteur, elle se sentit soulagée.

Elle respira profondément, ouvrit lentement la porte du bureau, s'avança tête basse jusqu'à la chaise, enleva son foulard, leva les yeux, voulut parler mais aucun son ne sortit de sa bouche: Gérard était là, son Gérard: G. Lacroix, dermatologue.